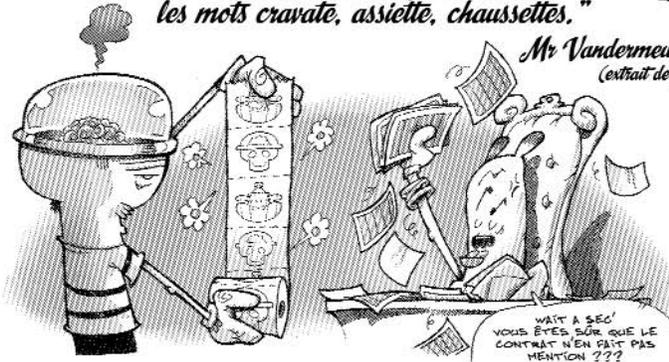




*"Lorsque j'ai signé mon premier contrat
chez un gros éditeur, on pouvait y lire
les mots cravate, assiette, chaussettes."*

*Mr Vandermeulen
(extrait de Jade 630a)*



Le prochain *Jade*
paraîtra... (ça c'est sur)
Pour rester au top
de votre forme,
tapoter maintenant
6pieds.over-blog.fr

Rédaction

Jean-Philippe Garçon (magie noire),
James (fée Clochette), BenGrrr (potions
graphiques), Tobhias Wills (Lancelot), MGMT
(bardes), Dark Vador (café), L. Merlin
(fournitures), Prince Valiant (coursier).
Toute participation à la revue est bénévole
Contact et parchemins variés :
6pieds@pastis.org

Smilin' Joe #5 Laurent Percelay et Boris Mirroir - 2
Entretien avec l'abcario par Tobhias Wills - 7
Magie de la rencontre James - 13
Une affaire de spécialiste Obion - 16
La bédé & ses mythes #3 James - 18
Entretien avec Kamel Khelif par Tobhias Wills - 19
DOSSIER Mon premier livre (en vrai et tout) (24 à 48)
Le rendez-vous Hervé Bourhis - 25
Mon premier album Bouzard - 29
En quatrième vitesse Nicolas Moog - 30
Ma première bédé Archibald - 34
Mon premier album de "Plageman" Bouzard - 36
Le petit parcours d'un grand naïf Mathis - 37
La révélation Fabcaro - 40
"Envrac" l'histoire Gilles Rochier - 41
Sisyph Edmond Baudoin - 44
Sans titre Fabrice Erre - 46
Ma première saga Bouzard - 48

Publié par 6 pieds sous terre - Janvier 2009
11 rue de la Gare 34430 St-Jean de Védas
6pieds@pastis.org - www.pastis.org/6piedssousterre

Publié avec le concours de
la région Languedoc-Roussillon



Tous droits réservés
ISBN 978-2-35212-044-5
dépôt légal à parution
Imprimé en France par
FM Graphic (Mauguio)

MON PREMIER ALBUM DE PLASEMAN. CHEZ 6 PIEDS SOUS TERRE.



Mon premier album ou le petit parcours d'un grand naïf par Mathis



Fin 1991 : je déboule dans la "vie active" après cinq années de Beaux-Arts. C'est aussi l'année de la guerre du Golfe. La crise. Mais tout ça ne me fait ni chaud ni froid. Non pas que je sois un type calme ou insouciant, mais je suis en terrain connu. Sept ans plus tôt, c'était une crise d'un autre genre. Après des études dans le bâtiment, j'étais entré une première fois dans la "vie active" en pointant directement à l'ANPE. Cette fois-ci, je passe par la case RMI avec une seule envie : en sortir au plus vite pour un statut d'artiste.

Durant mes études, j'avais commis quelques bandes dessinées sous les yeux amusés voire condescendants de la plupart de mes professeurs. L'un d'eux m'avait dit qu'à l'aube de l'ère informatique, assis à une table lumineuse, une plume ou un pinceau à la main, je faisais figure de relique. Intérieurement, je ricanais, car ma petite voix me soufflait que j'avais raison.

Bref, je téléphone à des maisons d'éditions de bandes dessinées pour prendre rendez-vous. On m'explique que c'est pas comme ça que ça marche mon petit ! D'abord, il faut envoyer des photocopies de son travail, et ensuite on vous répondra. Punaise, c'est du sérieux chez les éditeurs de bandes dessinées. Ils ne reçoivent pas n'importe qui. Je me ruine donc en photocopies couleures, en timbres et en enveloppes. Peu de réponses. Et toutes unanimes : "Merci d'avoir pensé à nous, votre travail est intéressant mais... (ah, ce putain de "mais..."), n'hésitez pas à nous envoyer d'autres choses". Comme si j'avais que ça à foutre. Comme si j'en avais les moyens. Parce que oui. Des thunes, j'en ai pas trop, je vis avec 800 francs par mois. Il me faut trouver du taf un peu lucratif. Dessiner pour des revues me semble un bon moyen. Sur les conseils avisés d'une amie illustratrice, je me fais un "book" d'illustrations et prends rendez-vous avec des directeurs et des directrices artistiques de magazines.

Je me ruine en allers-retours Nancy-Paris

tout en demandant à des copines si ça ne les dérange pas trop de m'héberger une nuit ou deux dans leurs 30 mètres carrés pourris. J'y vais parfois avec ma perceuse et des tournevis. Il y a toujours une étagère à fixer quelque part.

Je montre mon book à qui veut bien le regarder et sème mes coordonnées. Je sors souvent des rédactions avec la banane car on adooooore mon travail. Mais, chez moi, mon putain de téléphone ne sonne pas. Je vérifie souvent s'il est correctement raccroché et que la tonalité fonctionne. Les directeurs et directrices artistiques savent causer, mais pour me faire bosser, mon cul. À leur décharge, je précise qu'à cette période mon style de dessin fait un peu peur et que mes histoires sont heu... horribles. Cela me fait marrer mais ça ne fait pas rire tout le monde. J'en ai la confirmation à L'Echo des Savanes, où là aussi on trouve mon travail graphique intéressant mais on me conseille de revenir quand je me serai fait soigner. Que répondre à ça ?

1992 : six mois d'incessants rendez-vous plus tard, mon premier dessin est enfin publié. Puis un deuxième, un troisième. Mais mes bandes dessinées n'intéressent pas les éditeurs. J'envoie des pages à la presse de bandes dessinées ; ce que je n'avais pas encore fait. Refus habituels sauf le mensuel Psikopat qui me prend trois pages d'un coup et même, en veut bien une ou deux par mois. Le tarif de jeune recrue est à se couper les veines (300 francs la page), ce qui me fait revoir à la baisse la valeur de mon travail. Mais c'est un début, soyons positifs.

1993 : je dessine dans chaque numéro du Psikopat. J'apprends mon boulot, je progresse et même, je monte en grade puisque je passe de deux pages par mois à quatre et désormais on me paye la page 800 francs. Je peux y faire absolument ce que je veux. Et ça, ça n'a pas de prix. Lors des bouclages mensuels de la revue, je rencontre d'autres auteurs. De mon âge, mais surtout des plus vieux, jusqu'à vingt cinq ans de plus que moi. On se parle comme si on était des potes de toujours. Ça me change carrément des "vieux" du monde ouvrier d'où je viens et j'entrevois mon vieillir sous de meilleurs augures.

J'envoie des projets à la revue À SUIVRE. Pas de réponse. Je téléphone. On me dit d'envoyer des pages. Je réponds que c'est déjà fait alors la secrétaire me cale un rendez-vous. Chez À SUIVRE, le rédacteur en chef me montre trois tas de projets posés sur son bureau. Il y a le tas "je prends", le tas "je prends pas" et le tas "je sais pas quoi faire avec". Mes projets sont dans le tas "je sais pas quoi faire avec". On discute un peu. Il cherche des histoires courtes, pour "boucher les trous" de la revue. À peine rentré chez moi, j'écris quelques histoires, les photocopies et les envoie illico à À SUIVRE.

Un mois passe. Puis deux. Pas de réponse. Je téléphone à la rédaction et j'ai droit à un second rendez-vous. Je poireaute un peu, puis le rédacteur en chef revient d'un repas un peu arrosé. Il m'avoue n'avoir lu aucune de mes histoires mais... bon, comme j'ai fait le déplacement et que j'ai une bonne tête, il me propose de publier celle que je veux, là, dans le tas. À moi de choisir. D'accord. Je parcours mes projets et j'en choisis un. Il paraîtra quatre ou cinq mois plus tard. Les pages sont en couleurs et le tarif est de 1500 francs la page.

Fin 1993 : ça y est, j'ai mon statut d'artiste à l'AGESSA. Exit le RMI. De quoi rassurer mes parents qui m'ont toujours encouragé à faire autre chose. Et à moi de me sentir moins blaireau vis à vis du reste de la terre.

Entre la presse, le Psikopat et À SUIVRE, je ne chôme pas. La bande dessinée est un travail de chien. Surtout avec mon genre de graphisme. J'y passe un temps fou. À cette époque, point d'ordinateur, point de Photoshop ni d'internet à chaque coin de rue. Mes pages du Psikopat sont à la plume et au lavis, celles d'À SUIVRE et mes illustrations au pinceau, à l'acrylique. Il m'arrive de passer une semaine sur une page en couleurs.

1994 : je bosse, je bosse.

1995 : plus de cent pages publiées dans le Psikopat, une cinquantaine dans À SUIVRE et

toujours aucun album de prévu. Ça commence à me faire chier. Je veux un album ! Je demande à Carali, grand manitou du Psikopat, quand paraîtra un recueil de mes histoires. Il me répond que ce n'est pas à l'ordre du jour. Et voilà qu'il me refuse onze pages d'un coup. D'après lui, mes histoires glissent trop sur la pente intello. Je dis que c'est de la censure, on spolie ma liberté d'expression chérie. Il me réponds que non. Je réfléchis, je rumine. Je refais mes onze pages, puis je cesse de travailler pour la revue.

Coup de fil d'un jeune Suisse qui me propose d'exposer mes pages parues dans À SUIVRE dans sa boutique de tampons, à Genève. Il s'agit de Pierre Paquet. Punaise, mon talent reconnu en Suisse avant la France ! Justement, chez À SUIVRE, on me demande si je suis partant pour faire un album. Un peu, oui. Le rédacteur en chef et ses acolytes ne sont pas chauds pour un recueil des mes histoires. Ils me proposent de faire une histoire de 46 pages avec mon personnage. Gonflé à bloc, j'écris un premier jet mais... tout bien réfléchi, ils n'en veulent pas. Par contre, ils ont finalement décidé de publier un recueil de mes histoires courtes. Ah bon, très bien. Faudrait savoir ce que vous voulez les gens.

La sortie de mon bouquin est prévue en 1996. Mon premier album sera publié chez Casterman, hé c'est pas si mal. Je dessine la couverture.

Aucune nouvelle d'À SUIVRE durant deux mois. Je reprends rendez-vous pour discuter de mon avenir dans la revue. Cette fois, je vois le rédacteur en chef adjoint. Il m'annonce que mon recueil ne se fera pas. Statistiquement, les histoires courtes ne se vendent pas très bien. Et puis mes histoires ne sont pas heu... assez commerciales. Mon album ne se vendrait qu'à 5000 exemplaires, ce n'est pas assez pour eux. Est-ce que je comprends ? Je fais oui de la tête mais ma tête pense non. Et c'est pas fini. De mes histoires courtes et percutantes, ils n'en veulent plus dans la revue. Il me propose donc de dessiner des histoires plus gentilles, plus légères. Ainsi, quand je serai connu avec ces histoires-là, je pourrai faire ce que je veux. Je n'en crois pas mes oreilles. C'est un super plan de merde. Je rétorque que, quitte à être connu, je préfère l'être en faisant ce qui me plaît.

Je sors de la rédaction dans un état de dégoût indescriptible. Puisque la bande-dessinée est un moyen d'expression dans lequel je ne peux pas m'exprimer, je décide que c'est terminé pour moi. Quand j'entends moyen d'expression, je veux dire moyen d'expression rémunéré (indispensable pour vivre de son art). Aucune envie de me retrouver au



RMI en dessinant gratuitement pour des éditeurs indépendants ou des fanzines.

Je gratte pour la presse, de plus en plus pour la presse jeunesse. On me parle beaucoup de mes personnages qui sont heu... bizarres ; ils ont des oreilles et des nez bizarres, trop de dents, ils sont trop expressifs. Faudrait voir à désabazarriser tout ça. Je fais quelques tentatives médiocres, puis je contourne le problème en dessinant des animaux. Mes bêtes plaisent bien. Tant mieux pour moi.

1996 : je revois Pierre Paquet. Ce passionné de bandes dessinées est décidé à se lancer dans l'édition. Je lui dis que s'il me laisse faire ce que je veux, je suis prêt à faire un album pour rien (la preuve qu'à ce moment-là, j'étais complètement à la ramasse). Bien sûr, il est d'accord. Je lui dessine son logo et commence à bosser sur mon premier livre en plus de mon travail habituel puisque je ne veux pas redevenir RMiste. Je ne sors presque plus, j'arrête le jogging, prends sans m'en rendre compte quelques kilos. À fond dans mes illustrations de presse et mon album. Je travaille sept jours sur sept, dix, douze heures par jour. Au bout de cinq mois, j'ai des vertiges et des nausées. Merde, je vais crever d'un cancer du cerveau ou d'une maladie incurable inconnue du monde médical. Mon médecin me dit en souriant qu'il n'y pas que le dessin dans la vie. Je dis que si. Elle me dit que non. Bien sûr, elle a raison. Surmenage est le mot qui définit mon état. Je suis soulagé. Je me force à marcher deux à trois heures par jour.

1997 : mes pages sont enfin terminées. Avec l'éditeur et deux autres dessinateurs, nous allons en Belgique assister

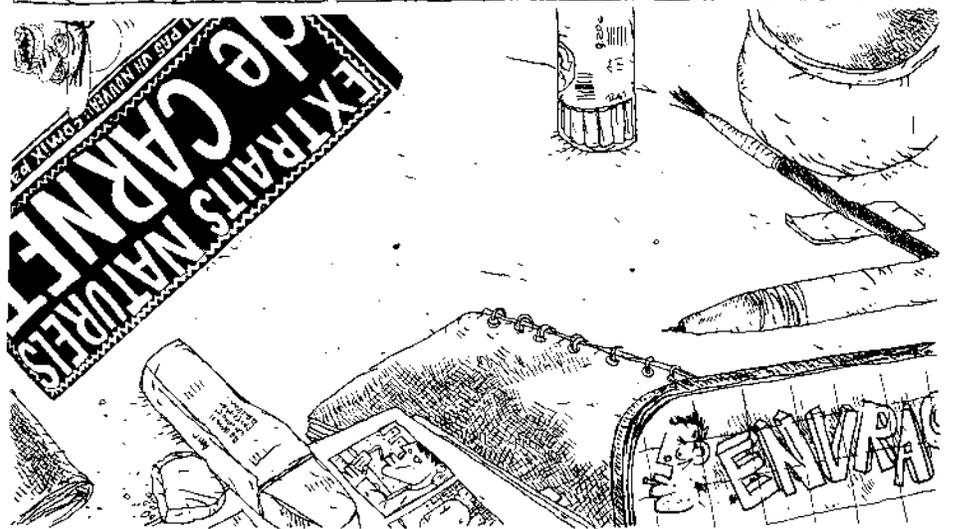
à l'impression de nos albums. Très instructif.

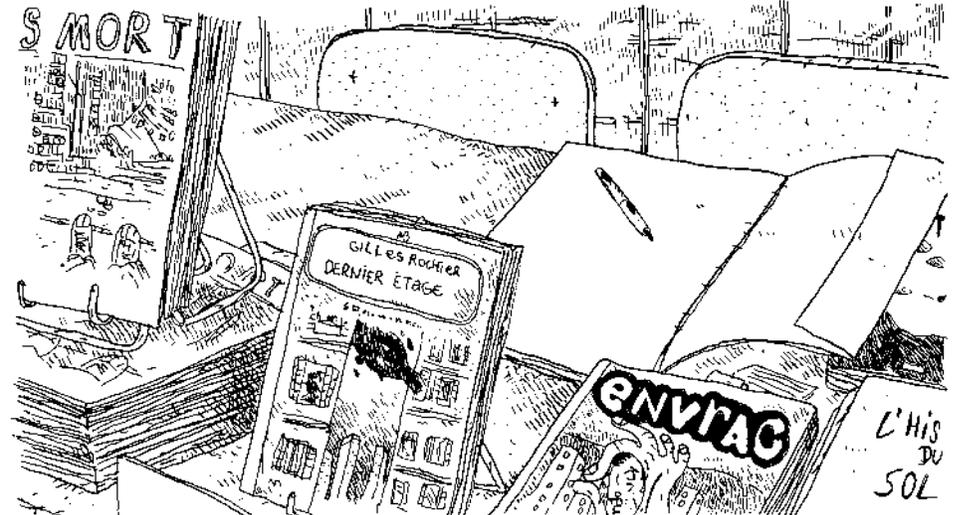
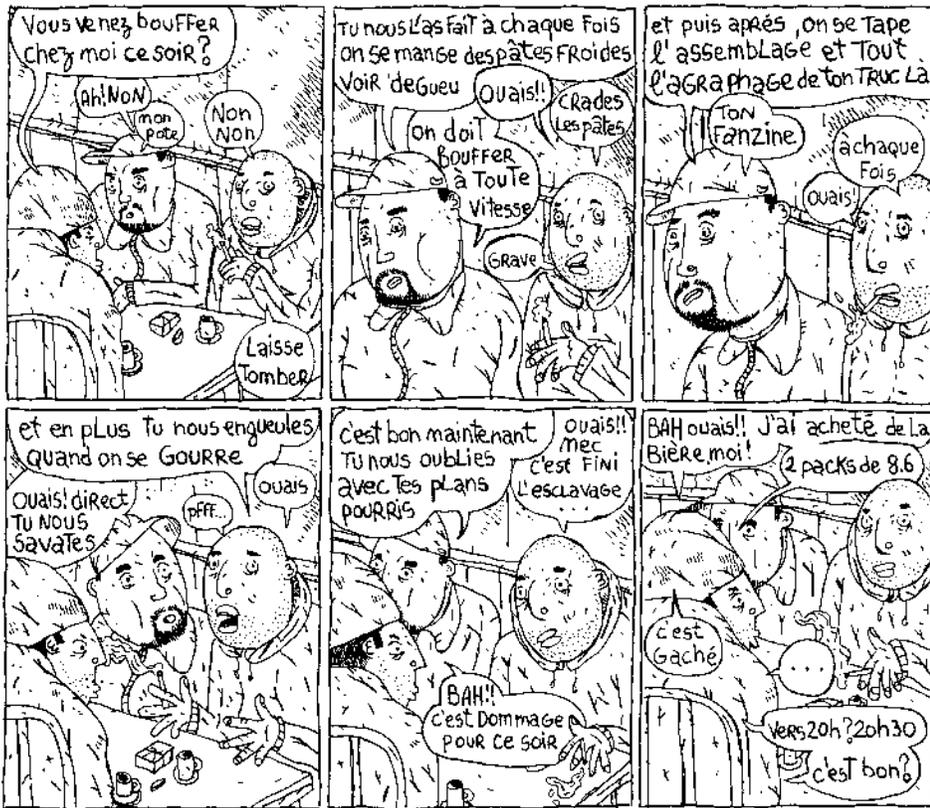
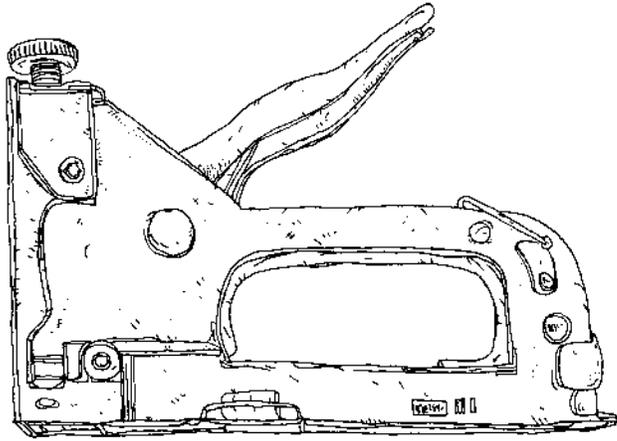
En juillet, je participe à mon premier festival de bandes dessinées en tant que dessinateur. Je découvre mon bouquin sur place et des émotions du passé ressurgissent. Moi qui m'étais tant questionné sur la nature du boulot que je voulais faire, c'est la révélation. Des livres. Putain de bordel de merde, je veux faire des livres (des livres, hein, pas forcément des bandes-dessinées). C'est pour ça que je suis né. Et l'avenir, heureusement, ne me contredira pas.

J'ai 32 ans quand mon premier livre devient réalité. Le temps m'a paru long. Mais comme je le comprends très bien aujourd'hui : à chacun son rythme.

Mathis, Novembre 2008









MON PREMIER LIVRE :
"CIVILISATION"
CHEZ GLÉNAT.

IL Y A DANS CE PREMIER LIVRE LA PREMIÈRE HISTOIRE QUE J'AI FAITE EN BANDE DESSINÉE. QUATRE PAGES QUI ÉTAIENT MUETTES DANS LE "CITRON HALLUCINOGENE", LE JOURNAL DE GLÉNAT À L'ÉPOQUE. J'AI RAJOUTÉ UN PEU DE TEXTE POUR LE LIVRE. JE N'AIMAIS PAS, À MES DÉBUTS, LE "MARIAGE" DU TEXTE ET DU DESSIN. AUJOURD'HUI AU CONTRAIRE, JE FAIS DES DISCOURS SUR L'IMPORTANCE DE CETTE UNION.

CETTE PREMIÈRE HISTOIRE A EU POUR TITRE "SISYPHE". QUAND JE L'AI FAITE ELLE N'AVAIT PAS DE TITRE.

QUAND IL Y A EU ASSEZ DE PAGES EN JUXTAPOSANT DES HISTOIRES COURTES UN PEU N'IMPORTE COMMENT, ÇA A FAIT UN LIVRE. QUAND "CIVILISATION" A GROSSI LES BACS DES LIBRAIRES J'AI EU UNE ENTREVUE AVEC JACQUES GLÉNAT.



JE NE SAVAIS PAS CE QU'ÉTAIT LE MYTHE DE SISYPHE, J'ÉTAIS INCULTE.

